

CABANES DU LITTORAL

Entre pointe Finistère et Sud Portugal

Martine Garry



"Comment parler de ces choses communes, comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher de leur gangue, comment leur donner un sens, une langue ?

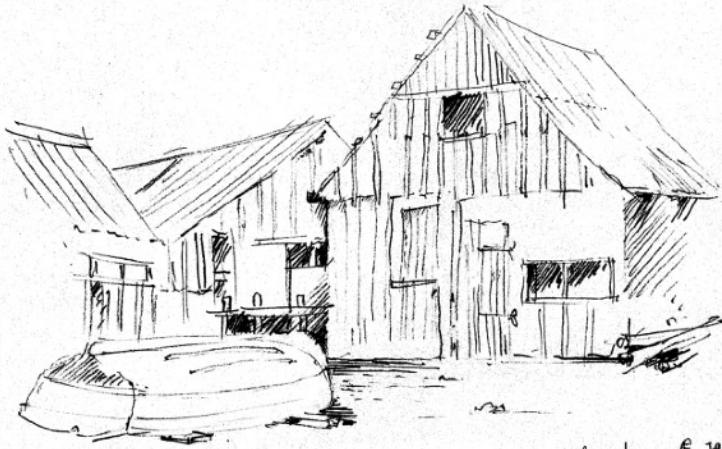
Qu'elles parlent enfin de ce qui est et de ce que nous sommes.

Peut être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie, celle qui parlera de nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres. Il faut interroger ce qui nous semble aller tellement de soi que nous en avons oublié l'origine. Il faut retrouver l'étonnement . Nos étonnements. Ceux qui nous ont modelés. »

Georges Pérec (*« L'Infra-ordinaire »* publié par Le Seuil en 1989)

Des plus discrètes et modestes, des plus spectaculaires aux plus humbles, les cabanes du bord de l'eau attirent le regard et suscitent l'attention. Elles émeuvent, elles nous étonnent. Nous les rencontrons au hasard de déambulations, à pied le long de l'estran, sur les sentiers côtiers, ou en randonnée nautique, certaines bâties pour durer, d'autres plus éphémères ou momentanées, toutes s'intègrent dans le paysage mais pour combien de temps ? Leur judicieuse construction les rend particulièrement attrayantes. Un monde malin et récupérateur. On a parlé du « génie des cabanes ». Elles racontent une histoire, notre histoire, une culture, une manière d'être dans ce monde. Une grosse tempête et tout comme nous, elles disparaissent du paysage.

C'est ici une modeste invitation à approcher un patrimoine fragile, découvert ici ou là, le long de la côte atlantique, la tentation de dénicher ce que peintres et artistes se sont efforcés de restituer lorsque l'homme, le site, le bateau, la cabane sont des éléments indissociables. Mozin, Doigneaou ou Cook en Angleterre sont de ceux là, et dans d'autres circonstances Caspar David Friedrich. Un regard sensible à l'esthétique. Bien sûr ce n'est pas une étude exhaustive, il faudrait pour cela une armée d'enquêteurs afin de réaliser l'impossible inventaire jamais entrepris, sans doute une urgence. Et pourquoi le littoral atlantique alors que les exemples sont si nombreux sur toutes nos côtes, celles de la Manche et de la Méditerranée (décrire



Calogé. Doigneaou

les ingénieuses cabanes en roseaux du Roussillon, les paillotes, et celles des zones humides des lagunes et deltas du littoral méditerranéen, les bateaux quille en l'air et calages de la côte Nord), mais aussi dans les espaces ruraux pour les bucherons, les bergers, les cabanes construites pour servir de refuge lorsque le lieu de travail est éloigné de l'habitation. Et que dire de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Asie, de l'Orient (que sont devenues les magnifiques habitations en roseaux tressés, très élaborées, les *moudhifs*, des grands marécages de l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, dans cet Irak en conflit ?) là où la cabane est l'habitat traditionnel ? Une raison personnelle essentielle à ce choix géographique : mon compagnon de route, mon mari, refuse obstinément depuis toujours de prendre l'avion vers de lointaines contrées et trouve plus de poésie à tenter de comprendre le monde à sa portée, de préférence en randonnée pédestre ou nautique en utilisant la voile ou l'aviron et à quelques encablures. C'est ce que nous avons fait au fil du temps.



Cabanes, cabanons, abris, refuges, huttes

Faut-il retenir la définition antique, celle du Dictionnaire des arts et des sciences (1694) : « Habitation rustique, composée en tout ou partie de bois ou d'argile, et qui est regardée par plusieurs auteurs comme le principe de l'architecture grecque ; comme la grotte était l'origine de l'architecture égyptienne. La forme peut varier dans chaque pays autant que la diversité des matériaux ; mais ces formes une fois adoptées par le besoin, subissent très-peu de changements. C'est ainsi que les cabanes des Gaulois, telles que Vitruve les décrit, se retrouvent encore dans celles des campagnes de la France. Selon Thucydide les cabanes de l'Afrique étaient formées d'un assemblage de charpente ; ces logements de bois pouvaient se démolir, se transporter et se redresser encore. On a aujourd'hui dans la Russie de semblables maisons portatives. Lorsque la Guerre du Péloponnèse fut déclarée, Périclès ordonna d'abattre dans toute l'Attique les maisons de bois, et d'en déposer les matériaux à Athènes, afin de les soustraire au feu de l'ennemi.... On appelle aussi cabane, tout assemblage de planches, dont on forme à la hâte des retraites de plusieurs genres.... »

C'est dire si les cabanes sont depuis toujours le produit de l'activité humaine. Elles sont associées à des métiers, à des activités, à un environnement. Pour les édifier on a utilisé les matériaux

disponibles sur place, souvent le bois, les végétaux mais aussi la pierre ; certaines « assemblées à la hâte », réalisées avec des matériaux de récupération utilisent le bois flotté par exemple, des bouts de cordages, de filets, d'algues. Ces modestes architectures ont une âme. Elles apparaissent comme des constructions indisciplinées qui dérogent aux normes établies. Leur durée de vie est à la mesure de la résistance des matériaux utilisés elles peuvent disparaître sans laisser de trace.

Pour donner une idée des habitats primitifs l'habitation troglodyte, dans les falaises, a survécu jusqu'à nos jours dans différentes régions comme à Meschers en Charente maritime, près de Royan. Les pêcheurs y ont autrefois élu domicile, ce sont des grottes qu'ils ont closes avec des planches (tout comme dans les falaises du Pays de Caux près de Dieppe, où des grottes – les *gobes* – abritaient les pêcheurs). Aujourd'hui ce sont des résidences balnéaires très appréciées.

Le matériel le plus simple pour construire son abri, c'est le matériel végétal : branchages, herbes sèches, paille, roseaux, matériaux pliables que l'on peut tresser à la main. A Mornac, au fond du bassin de Marennes-Oléron, la hutte végétale de saunier, toute simple, en est un bel aperçu. Elle est constituée d'une charpente en branches de chêne recouverte de joncs et permettait au saunier de s'abriter et d'y entreposer ses outils. Au XVIII^e siècle les sauniers passaient une partie de l'année avec leur famille sur les levées de terre, dans de petites huttes couvertes de roseaux ou de paille.

Au Portugal, dans la lagune d'Obidos ainsi qu'au Sud de Sétubal, dans l'estuaire du rio Sado, tout comme ailleurs dans les zones marécageuses, les *cabanas* sont en paille ou en roseaux, tressés ou



non, très nombreuses et pour certaines, particulièrement soignées. (C'est le cas également côté méditerranéen espagnol dans la huerta de Valencia, l'Albufera, conquise sur le marais ; les *barracas* ont des toits en chaume de joncs et des murs en paille de riz, mêlée de boue. Quelques unes sont au niveau de l'eau, elles sont remplies d'eau à l'intérieur et une grande porte permet à la *barqueta* de pouvoir entrer pour y déposer les anguilles conservées dans un vivier. (Voir CM N°104).

A Carrasqueira, petit port de pêche palafitte de la rive sud du Rio Sado, construit sur un désordre d'estacades très sommaires en planches ajourées, appuyées sur pilotis, les populations de pêche mais aussi agricoles des rizières et les sauniers, y ont construit leurs habitations faites de fibres végétales directement recueillies sur l'estuaire et la côte : paille de riz, joncs, roseaux, algues. Dans l'environnement unique de cette grande réserve naturelle, elles sont particulièrement remarquables



par leur esthétique et leur technique de construction sur structure de bois, très soignée et néanmoins fragile, qu'il faut restaurer régulièrement. Combien parmi la cinquantaine découverte alors résistent à l'usure du temps et des usages ? Côté port, c'est parmi une flottille d'innombrables *lanchas* et *bateiras* de pêche, que *Lullaby*, notre voile-avirons de l'époque, a pu se faufiler pour tirer quelques bords et cabaner pour la nuit.

Rares sont les cabanes en terre dans nos régions maritimes, contrairement à celles bâties comme habitat dans de nombreuses contrées du monde. Très fragiles, elles craignent la pluie qui dilue les parois. Le bois est le plus répandu, c'est



un matériel à la fois solide et résistant, facile à travailler. L'usage de la planche est multiple, parfois associé à des matières isolantes, comme la mousse, l'écorce, l'étoupe, mais aussi le papier goudronné. La construction de la cabane n'exige aucune science de la charpenterie, mais seulement de l'imagination. Avec une grande économie de moyens, elles donnent une leçon d'efficacité.

En Charente maritime, le long du littoral, se dressent de petites cabanes en bois, perchées sur pilotis, reliées à la terre par un long ponton. Elles structurent le paysage avec leurs longues jambes de bois. Ce sont les cabanes à carrelet, nom emprunté au filet carré qui sert à pêcher depuis cette installation. Le filet est levé horizontalement à l'aide d'un treuil ou d'un palan. Cabane pour les pêcheurs, refuge pour les dimanches entre amis, et pour les artistes qui viennent y chercher leur inspiration. Richard Texier, peintre voyageur devenu "peintre officiel de la marine", aime embarquer à bord de son ponton de pêche bleu et jeter l'ancre, face au vent du large, dans ce lieu qui l'inspire. Une échappée sur l'imaginaire.

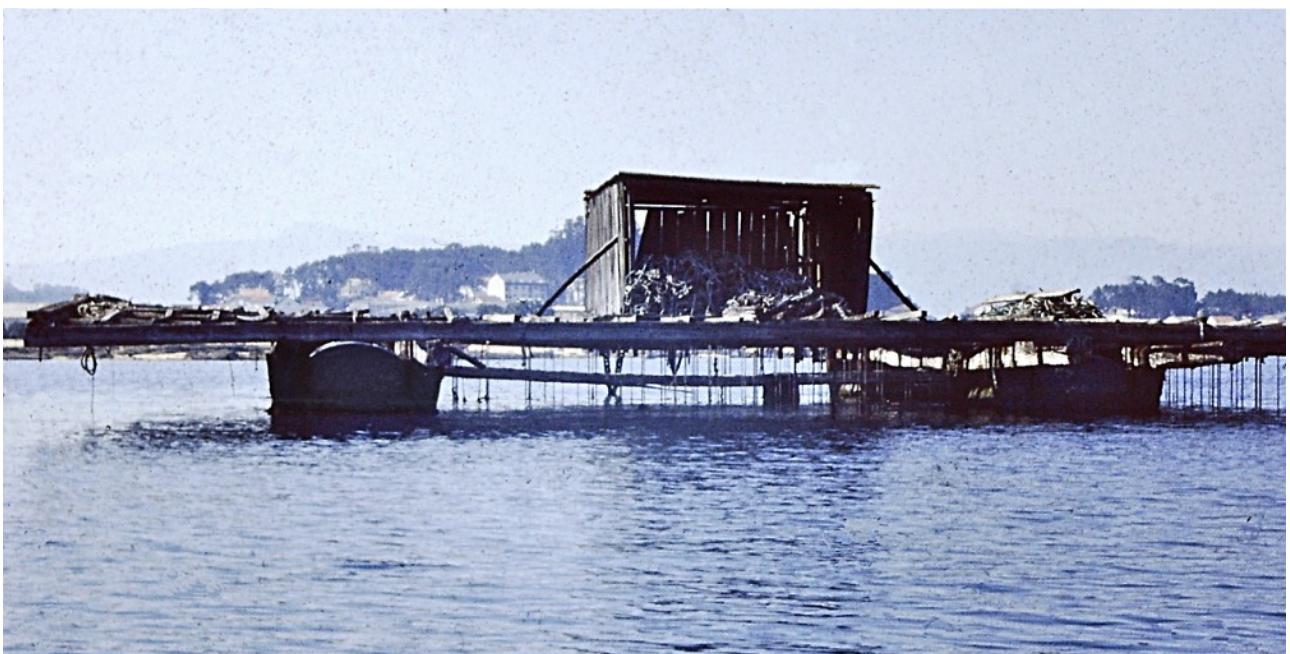
Autrefois dans les ports ostréicoles des pertuis charentais la cabane de l'ostréiculteur - un cabanon en bois - où une grande partie du travail était réalisé et qui servait à entreposer le matériel, est devenue obsolète. Les directives européennes n'autorisent plus leur utilisation. De toutes les couleurs les cabanes ostréicoles ont marqué le paysage de Charente maritime pendant des générations, elles perdurent et font leur reconversion aujourd'hui avec de nouveaux occupants : artistes et artisans.





Le port girondin de Biganos, bordant la Leyre, - une rivière sauvage, lien entre la forêt de Gascogne et la mer -, reste un port authentique en pleine nature, où pinasses et cabanes en bois multicolores d'ostréiculteurs et de pêcheurs se comptent par dizaines. C'est dans ce port que les tuiles produites sur place étaient embarquées sur des chalands vers les ports du Bassin d'Arcachon pour les ostréiculteurs qui collectaient les naissains d'huitres.

L'usage de la cabane est présent en Galice, cette fois sur l'eau, chez les mytiliculteurs espagnols de la ria d'Arousa, à bord de leurs parcs à moules flottants, grandes plateformes semi-immergées - les *bateas* - qui abondent au cœur de cette zone de culture marine sur filières suspendues. Sur ce radeau flottant, une cabane sommaire permet de travailler à l'abri, pour trier, laver, peser. On peut croiser dans ces eaux transparentes les *dornas*, embarcations de pêche traditionnelles galiciennes, comme celles que nous avons pu approcher et nous mettre à couple sur l'île de Arousa.



Combien de bateaux en bois ont été construits dans un modeste chantier artisanal, lui aussi en bois, installé à même le rivage, comme le chantier Stipon établi sur le sillon du Fret, à l'origine d'un savoir-faire important. La Fédération régionale pour la culture et le patrimoine maritimes en Bretagne avait réalisé en 1990 un inventaire des chantiers. On en comptait 83 produisant des bateaux en bois, tous n'exerçant pas leur activité dans un hangar en bois. On regrette leur disparition. Combien de cabanes à bateaux, faisant partie du paysage culturel, ont pu résister jusqu'à aujourd'hui ? Qui n'a pas été sensible à leur présence en accord avec un site maritime, et à la vue du tas de bois à l'extérieur qui allait devenir bateau, qui n'a pas eu l'irrésistible envie de jeter un coup d'œil à l'intérieur ?



Chantier Stipon. JF Garry

Et côté plage, les cabines de bain en bois apparaissent au 19e siècle en France. Elles sont alors dotées de roues et mobiles. On n'imaginait pas à cette époque qu'une jolie dame soit vue en tenue de bain sur la plage. Les temps ont changé, les cabines de plage, à présent fixées, font partie du paysage des bords de mer comme on peut en voir sur nos côtes du nord au sud. Coquettamment décorées et peintes, elles sont très prisées. Combien d'aventures amoureuses ont trouvé refuge, l'été, à l'ombre de la cabine ?



En Bretagne, sur le plateau ouessantais, l'île de Molène continue de recevoir pendant la saison les goémoniers de Plouguerneau, Landéda et Saint-Pabu. Les goémoniers de l'archipel ont toujours été des gens de l'extérieur, souvent fermiers sur la côte, ils venaient là six mois de l'année avec leurs familles, (de mai à octobre) moissonner la mer, sécher et vendre le goémon et tenter de gagner un peu plus leur vie. Autrefois « l'habitat consistait souvent en une barque retournée dont une partie était enfouie dans le sable, ou bien une cabane faite de planches, le tout protégé par du papier goudronné ou par des mottes de terre. L'intérieur était meublé (si on peut dire) sommairement, quelques planches servaient de table et de bancs pour s'asseoir. Un trou au milieu de cette habitation sert à évacuer la fumée qui s'échappe d'un foyer aménagé avec des pierres, quelques ustensiles de cuisine et un hamac complètent cet aménagement. Ils ne faisaient aucun effort d'ailleurs pour avoir un peu plus de confort ».*(«Molène, une île tournée vers la mer» d'Isabelle Leblanc et d'après «l'archipel Molennais» opuscule de Vital Rougerie).* Aujourd'hui sur Lédénès de Molène, on peut encore observer quelques baraques de goémoniers (datant des années 60), derniers vestiges de ce passé historique.



Parfois, plus que la cabane, c'est le site qui prime. Celui-là est extraordinaire. Les paysans-pêcheurs-goémoniers de Meneham, hameau de la commune de Kerlouan, dans le département du Finistère, ont habité des chaumières encastrées dans d'énormes blocs de pierre, flanquées de remises, ou d'abris sommaires fabriqués à partir d'une vieille coque de bateau que l'on retournait et sur laquelle on jetait les vieux filets. Cet abri était idéal pour faire sécher les casiers et le matériel de pêche. Peu à peu désertées à partir des années 50, les chaumières sont aujourd'hui restaurées.



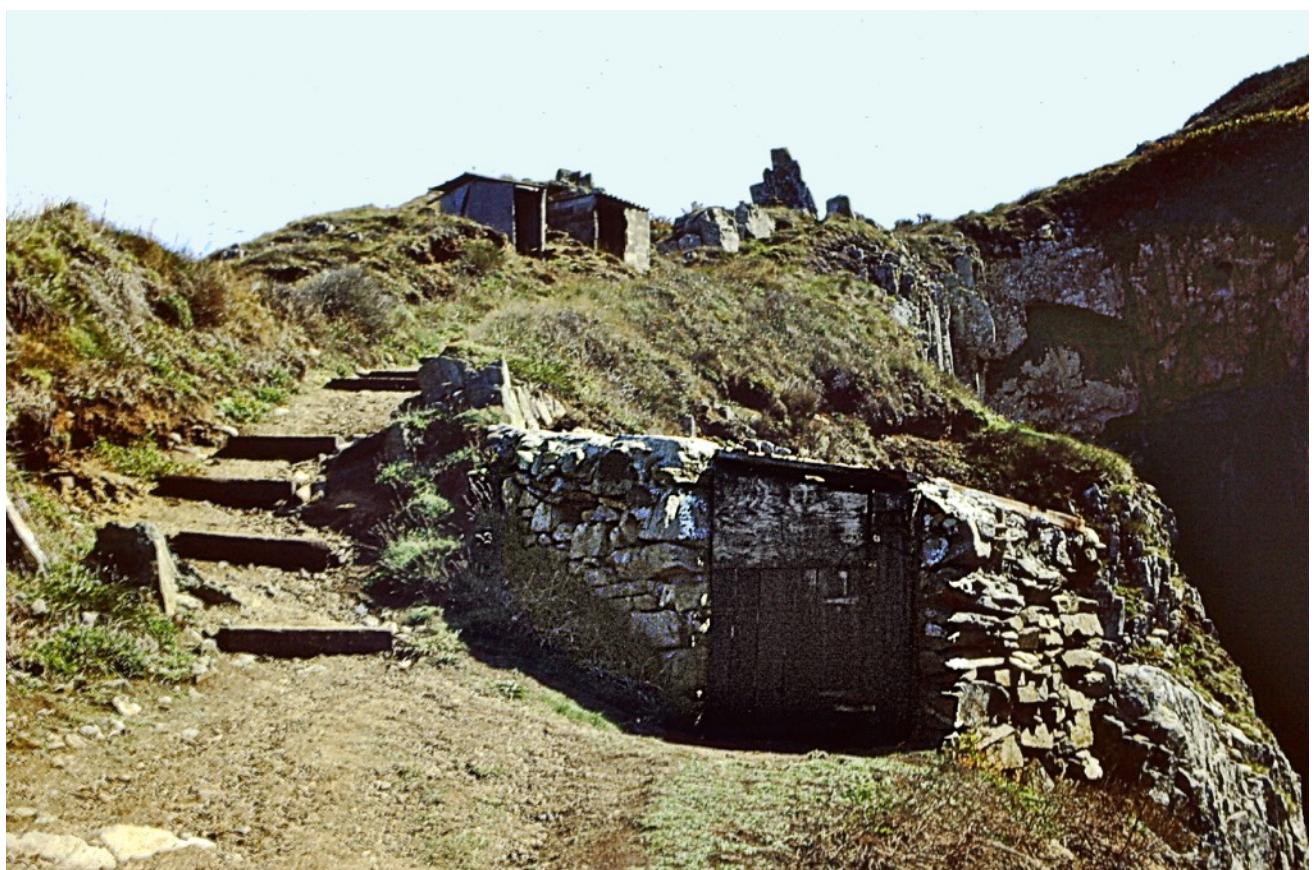
Photo Christel Garry

« Au XVIIe siècle, le site fut choisi pour faire partie du système de défense côtière contre les ennemis rôdant en Manche, notamment les Anglais. De Meneham, en effet, le regard embrasse une vaste portion de la Côte des Légendes, littoral chaotique des Naufrageurs, alternant pointes rocheuses et plages. Le site a continué à séduire au fil des siècles et d'autres sont venus s'y installer faisant de l'endroit un hameau vivant en quasi-autarcie. Jusqu'en 1950, le village abritait une cinquantaine de personnes. Puis les habitants sont partis, mais les visiteurs sont toujours nombreux, en toute saison... »

Les pêcheurs se sont souvent servis d'un ancien bateau retourné, ou dressé, pour ranger leur matériel, casiers, ancres, bottes, cirés, dans la coque duquel on ouvrait une porte, comme on peut l'observer au port de la Meule sur l'île d'Yeu (ou à Etretat : ce sont les caloges). Le Port-Musée de Douarnenez (Finistère) avait présenté sur le site du Port-Rhu une reconstitution de trois types de cabanes réalisées à partir de coques de bateau : demi-coque dressée, demi-barque renversée sur muret de pierre sèche, et coque quille en l'air. Elles ont été démolies.

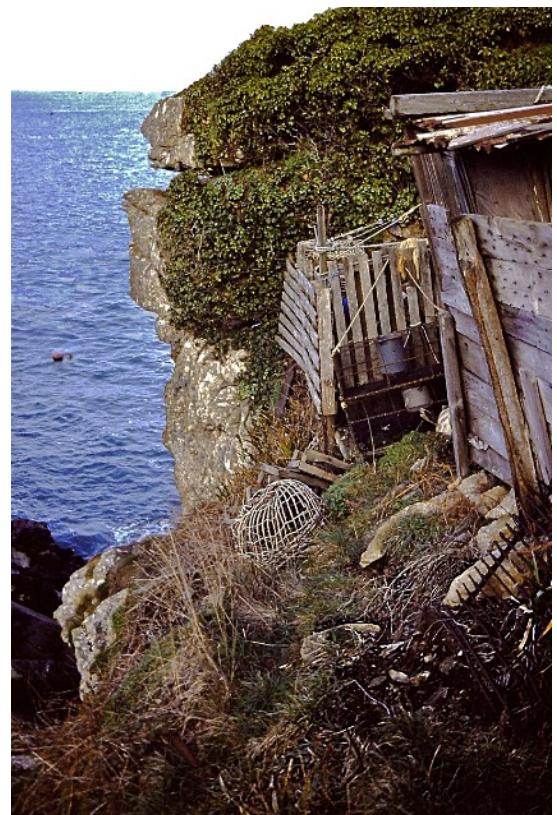
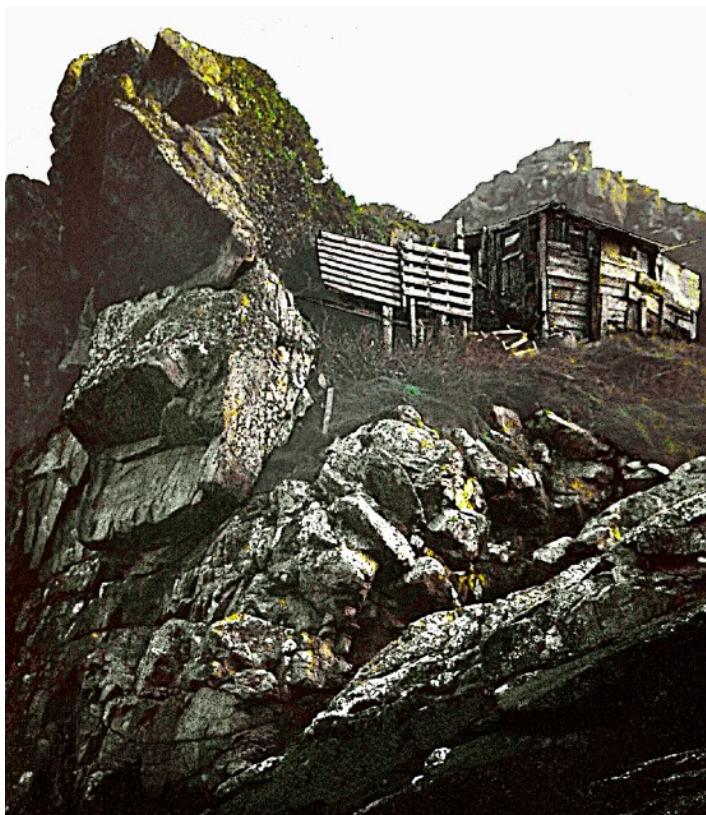


Les habitants du cap Sizun (Finistère) se sont depuis toujours adaptés à leur environnement inhospitalier. Les marins ont utilisé les recoins de la côte pour hisser leurs embarcations du haut de ce promontoire granitique. Profitant de la moindre anfractuosité de cette côte déchiquetée ils ont aménagé des abris pour leurs bateaux et leur matériel. Les ports-abris sont nombreux dans le cap Sizun. L'un d'eux, Porz Loëdec, petit-port abri naturel situé dans une crique granitique, permet d'abriter quelques embarcations. D'improbables petites cabanes en pierres accrochées à la tombée rocheuse permettent de ranger le matériel de pêche.





Dans la petite anse de Toul ar Marc'h (le trou du cheval noir) sur la côte de Beuzec, Joachim pratique la pêche aux crustacés à l'aide de casiers qu'il a confectionnés et pêche aussi le poisson avec lignes et filets. Il faut avoir vu de près le site vertigineux et la cabane spectaculaire, un bric à bras extravagant, accrochée à la roche pour comprendre la dangerosité d'une activité qu'il a pratiquée jusqu'à 91 ans. Un câble tendu entre deux parois rocheuses élevées permettait de mettre à l'eau canot et matériel à l'aide de palans.



Au sud de Plogoff, Pors Loubous abritait quelques barques hissées le long de la roche de granit à l'aide d'un énorme treuil. Des 21 canots recensés en 1910, il n'en reste aucun aujourd'hui. Seules les minuscules cabanes des pêcheurs aux portes colorées prenant appui sur un muret rappellent l'ancienne activité. Une ancre de pierre « préhistorique » était encore utilisée par les pêcheurs il y a deux décennies.



« Habiter un lieu, qu'est-ce que c'est ? Est-ce se l'approprier ? Qu'est-ce que s'approprier un lieu ? A partir de quand un lieu devient-il vraiment votre ? Est-ce quand on a mis à tremper ses trois paires de chaussettes dans une bassine en matière plastique rose ? Est-ce quand on s'est fait réchauffer des spaghetti au-dessus d'un camping gaz ? Est-ce quand on a utilisé tous les cintres dépareillés de l'armoire penderie ? Est-ce quand on a punaisé au mur une vieille carte postale représentant le songe de Sainte Ursule de Carpaccio ? Est-ce quand on y a éprouvé les affres de l'attente, ou les exaltations de la passion, ou les tourments de la rage de dents ? Est-ce quand on a tendu les fenêtres de rideaux à sa convenance, et posé les papiers peints, et poncé les parquets ?»

(Georges Pérec «*Espèces d'espaces*»)



C'est à n'en plus douter pour toutes ces raisons que près d'Olhão au Portugal, dans la magnifique ria Formosa, sur l'ile de Culatra, un village de pêcheurs, que Francisco s'est approprié un lieu où il a bâti sa demeure, une pauvre cabane en planches née d'un besoin de se ménager un abri, une sorte de petit espace à soi, un humble refuge, fenêtre ouverte sur le large. A l'intérieur tout est à portée de main comme dans un bateau. Qui est-il ? Le vieil homme ne dévoile rien, il est souriant, il aime bavarder avec les passagers du ferry qui le saluent et très fier de punaiser dans sa cahute les courriers qu'il reçoit de voyageurs du monde entier.

De l'autre côté de l'île, au nord, sur la lagune, une cabane flottante en bois, un peu déglinguée a pris de la gite. Servait-elle d'abri à un pêcheur de palourdes ? Etait-ce un habitat flottant ? Chaque habitant exploite ici une parcelle dans ce grand jardin des palourdes. L'endroit est paisible et authentique, on serait tenté d'y passer la nuit, même à la gite à bord de la cabane flottante, la tête dans les étoiles, bercé par le doux mouvement de l'eau.



Les cabanes ont une forte personnalité, chacune raconte une histoire à sa manière dans un effet de formes ou de composition de couleurs. Si on y remise le matériel de pêche, on vient aussi y pique-niquer en famille le dimanche. Elle devient alors un havre d'agrément, la cabane des amis.

Si l'on s'en tient à la couleur et aux amis, il faut de toute évidence emprunter la route de corniche vers l'ouest, à la sortie de Brest, pour découvrir dans le port de Maisons blanches, sous le phare du Portzic, dans une explosion de couleurs, la dizaine de cabanes qui y nichent et les embarcations qui vont avec. Construites après-guerre pour les pêcheurs, elles sont miraculeusement préservées, cédées et transmises au fil des années. Les propriétaires de ce lieu unique, qui entretiennent une atmosphère chaleureuse et amicale, sont aujourd'hui pêcheurs, artistes, retraités voire les trois à la fois.



Certaines cabanes, d'emblée, ne sont pas utilitaires ; elles sont porteuses de rêve, d'aventures. Fuir les bruits et s'isoler pour écrire ou composer, c'est ce qu'a aimé Gustav Malher qui composa une grande partie de son œuvre dans une cabane en bois à Klagenfurt au bord de la Wörthersee. Les écrivains ont compris à quelles cabanes rêvent les enfants. Ils créent des cabanes pour des aventuriers comme Robinson Crusoë, Tom Sawyer ou de singuliers occupants comme les sorcières ou les trois petits cochons. D'autres écrivains ont fait l'expérience de la cabane en s'installant seuls, pendant des mois, en tâchant de vivre dans la lenteur et la simplicité. Ce fut récemment le cas pour l'écrivain-voyageur Sylvain Tesson, « Dans les forêts de Sibérie » — c'est le titre de son roman —, en hiver, loin de tout, sur les bords du lac Baïkal.

Jean Louis Etienne a son idée de la cabane. « Savoir si je pourrais vivre heureux dans une cabane, en toutes circonstances, m'a toujours rassuré... Mon engouement pour les cabanes a plusieurs raisons. La liberté architecturale qu'elles inspirent, la légèreté de leur mise en œuvre, une façon de vivre au contact de la nature... Mais en filigrane de tout cela, la cabane est un style de vie, une façon aussi d'échapper à ma vieille peur des engagements lourds, immuables, emprisonnants. La pierre et le béton sont des matériaux de l'insertion, du placement, alors que la cabane a quelque chose de



léger, d'évolutif, d'éphémère. Elle participe d'une philosophie de la simplicité : un abri plein de charme, un jardin pour les légumes, des poules pour les œufs, des arbres pour les fruits... Mais pour avoir atteint ce qui a longtemps représenté un idéal de vie, l'idée d'une liberté assouvie, je veux encore dire combien il est important de concrétiser ses rêves, même si le chemin qui y mène est difficile à suivre, même si une vie n'y suffit pas. Je sais aussi qu'il n'y a pas d'âge pour les réaliser. »



Les cabanes avaient attiré l'oeil de peintres au 19e siècle ; en 2002 elles ont retenu l'attention du Ministère de l'éducation qui a lancé, dans une vision éducative, l' opération « cabanes » très suivie par plus de 200 équipes constituées d'enseignants et d'intervenants extérieurs, ce qui a donné lieu à de nombreux débats et définitions, aussi à une publication.

Gageons que ces constructions indisciplinées exprimeront longtemps encore ce goût irremplaçable pour la simplicité dont les populations des rivages maritimes, souvent par obligation, en ont fait une véritable culture. Pour les autres elles produiront du rêve, et peut être l'envie de le matérialiser, le rêve dont nous avons tant besoin aujourd'hui. Et comme il est dit dans les écritures « cent soixante-septième commandement : abstention de tout travail le huitième jour de la « fête des cabanes » (chemini 'Atsérèth) ». Il s'agit du commandement nous enjoignant de nous abstenir de tout travail le huitième jour de la fête des cabanes*. (Notons que les femmes ne sont pas astreintes à ce commandement ! Il faut bien quelqu'un à la cambuse...).

*Pendant sept jours avant pâques, les juifs qui le peuvent vont vivre dans une cabane qu'ils ont construite en extérieur selon des critères précis énoncés dans le Talmud : le toit doit être composé de branchages et de feuillages permettant tout juste de voir les étoiles dans le ciel..... »

